

TRAVERSEZ LA RUE...

... y a de la compèt'

JOURNAL DU 10^e FESTIVAL FILMER LE TRAVAIL

NUMÉRO 4 / JEUDI 14 FÉVRIER 2019



NUL HOMME N'EST UNE ÎLE DE DOMINIQUE MARCHAIS - UTOPIE DYSTOPIE

UTOPIES QUOTIDIENNES

« Créer le désir d'un avenir qui en vaille la peine » : cette phrase d'Antoine de Saint-Exupéry est citée par un responsable du Bureau des questions du futur, service attaché à la gestion de la région du Voralberg en Autriche. Une vaste mission à laquelle s'attellent les travailleurs filmés par Dominique Marchais dans son film *Nul homme n'est une île*. Qu'ils soient agriculteurs, menuisiers ou architectes, tous ont en commun la volonté de créer quelque chose de plus juste, équitable, respectant les hommes et la nature. Le film met en lumière différentes initiatives mises en place en Europe selon un modèle d'économie sociale et solidaire.

Ces projets d'aujourd'hui prennent leur racine dans des idées beaucoup plus anciennes, remontant à l'Angleterre des années 1840 près de Manchester : après avoir vu leurs revendications salariales rejetées et le prix des produits du quotidien toujours augmenter, un groupe de 28 ouvriers invente la première coopérative, et crée la Rochdale Equitable Pioneer Society. L'idée est d'améliorer la condition pécuniaire, sociale et familiale de ses membres au moyen

d'un capital collectif divisé en autant de parts qu'il y a de membres.

Deux siècles plus tard, les mêmes principes semblent toujours en vigueur, idéologiquement du moins, que ce soit en Sicile avec la coopérative Galline Felici (littéralement Les Poules Heureuses) ou bien en Autriche avec la création d'une école toute en bois sur la base d'un volontariat des habitants du village : donner de sa personne et échanger avec d'autres pour avoir la mainmise sur ce qui nous entoure au quotidien ou sur ce que nous consommons. De tous ces projets, ressort l'absolue nécessité du collectif, et ces coopératives s'apparentent à de vraies pépinières de démocratie, où chacun à son mot à dire.

Ces coopératives prennent place au sein d'un espace local où les hommes interrogés (malheureusement, peu de femmes sont montrées dans le film) ont tous la même volonté de redynamiser leur territoire, en conservant des traditions propres à la région (comme l'artisanat autour des métiers du bois en Autriche ou en Suisse par exemple). Les protagonistes nourrissent pour leur terre un amour qu'on ne peut que partager le

temps de la projection, même si tous déplorent l'exode rural qui sévit dans ces espaces.

Malgré un caractère indéniablement local, les quelques utopies présentées par Dominique Marchais donnent à penser qu'elles répondent aussi à des problématiques plus globales. L'écologie évidemment, mais aussi les migrants par exemple. Si les coopératives rejettent clairement le paradigme néo-libéral, elles n'excluent pas pour autant certains bienfaits de la mondialisation. L'idée d'élargir certains projets à l'échelle européenne pour arriver à une Europe plus solidaire est par ailleurs évoquée. C'est aussi en s'inspirant les unes des autres que les coopératives ont pu grandir et atteindre une telle forme d'aboutissement.

Les citoyens sont extraordinaires, pour peu qu'on leur donne la possibilité d'exprimer et de réaliser concrètement leurs idées. *Nul homme n'est une île* donne à repenser le monde autour de nous : l'utopie est peut-être à deux pas d'ici.

Nolwenn et Alice

UN RÉEL ROMANCÉ

Les réalisateurs, à travers ce film, nous présentent une proposition poétique d'une réalité sociale et économique. *Arabia* transmet une image consciente de la précarité du travail ouvrier et les effets qu'il peut avoir sur la vie personnelle d'un individu. Notamment, au travers de Cristiano, travailleur brésilien. Par une bande sonore très variée, on suit la solitude du personnage au sein de son travail et de ses voyages. La présence de l'écrit rythme le film, qu'il s'agisse de la correspondance entre Cristiano et sa bien-aimée Ana ou le récit des huit dernières années de sa vie.

Ce personnage donne une version bouleversante du travailleur qui souffre. Il est le reflet d'une solitude que la musique, à travers ses différents genres, raconte. Cristiano, par son dernier emploi, prend conscience de sa condition de travailleur précaire, des injustices qu'il a subies et de l'exploitation dont il souffre... « on est que de vieux chevaux. Il faut qu'on rentre chez nous ».

Cristiano est le fruit de plusieurs destructions : enchaînement de situations professionnelles difficiles, ruptures amicales et sentimentales qui témoignent de la précarité des travailleurs brésiliens.

Nolwenn, Marine et Théo



La Ronde de Blaise Perrin

LA RONDE DE BLAISE PERRIN / UN THÉÂTRE SUR LA LUNE DE JEAN-FRANÇOIS DUCROCQ ET ÉRIC CHABASSIER COMPÉTITION INTERNATIONALE

MILLE FOIS RECOMMENCER

La sélection 6 de la compétition internationale regroupe deux films qui n'ont, à priori rien à voir. Le premier est *La Ronde*, un film de Blaise Perrin. Ce dernier s'attarde sur la dernière ronde de Yukio Shige, un ancien policier japonais à la retraite effectuant des rondes aux abords de la falaise de Tojinbo afin de repérer les personnes en détresse et de les dissuader de se suicider. Le deuxième est *Un Théâtre sur la lune* de Jean François Ducrocq et d'Eric Chabassier. Dans ce film, nous suivons la préparation de la mise en scène de la pièce *Ludwig, un roi sur la Lune* jouée par des comédiens handicapés mentaux. Une idée les réunit : recommencer mille fois la même chose. Mais que recommencer ? Pour Yukio Shige, il faut tous les soirs recommencer sa ronde afin d'aider les personnes en détresse. Pour les comédiens de Catalyse, il faut recommencer plusieurs fois la mise

en scène. La pratique du théâtre permet à ces personnes de sortir de leur handicap. Cependant, l'idée n'est pas de gommer ce qui fait la singularité de ces acteurs : se dégage de leur interprétation une étrangeté inédite très poétique. *La Ronde* se distingue par son utilisation des mouvements de caméra. Alors que le film s'ouvre sur des images de surveillance, le reste du film se trouve être un enchaînement de travellings en plan-séquence. La récurrente présence de la mort rend ce paysage pourtant si beau, assez cruel et inquiétant. On s'attend à trouver au détour d'un bosquet une âme perdue. Ainsi, même dépouillées de tout espoir, ces âmes viennent mourir au coucher du soleil.

La gestion du temps est présente dans les deux films. Pour *La Ronde*, le temps est long, à l'image de ce que peut ressentir Yukio Shige. Cette longueur nous rappelle aussi

que pour certains, il est trop tard. L'ancien commissaire a choisi de donner le sien pour permettre aux personnes qu'ils sauvent de se reconstruire : si ne pas sauter est la première étape, retrouver le goût de la vie nécessite du temps. Le film s'ouvre sur la lecture d'une lettre d'adieu au commissaire où un couple de personnes âgées raconte le long périple qui les a conduits jusqu'à ces falaises : la faille et les multiples refus d'aide de la part des administrations.

Pour *Un Théâtre dans la lune*, le temps est accéléré : on passe des répétitions au Festival d'Avignon en 50 minutes. On parvient en ce court laps de temps à avoir une vue globale de cette expérience. La parole est au cœur de ces deux films. Un moyen de se reconstruire et de vivre sa différence.

Nolwenn et Erwann

DANS CE PAYS LE GRAND POISSON MANGE LE PETIT POISSON

Qu'ils dressent des béliers dans le but de faire des combats ou bien qu'ils élèvent des moutons afin de les vendre pour la célébration de Aïd al Adha en Algérie, les deux protagonistes du long-métrage *Des moutons et des hommes* partagent une relation singulière avec l'ovin. Le cinéaste suisse Karim Sayad revient sur la terre de son père. Il utilise le prétexte d'un phénomène de culture populaire de

certains quartiers d'Alger pour dessiner le portrait de deux générations.

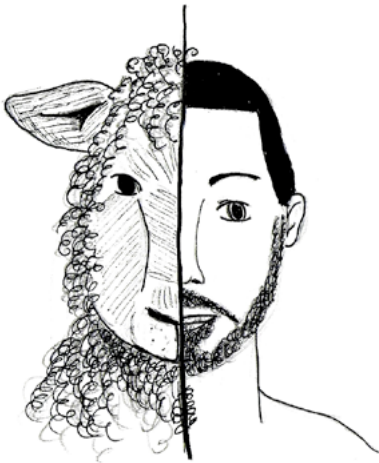
Habib a 16 ans, il rêvait de devenir vétérinaire, mais le manque de travail lui a donné envie d'élever son bélier capricieux El bouq et de l'entraîner au combat. Samir de son côté, qui est né en 1974, participe à ce type d'événements pour la rigolade et la bonne ambiance. Ce qui l'intéresse surtout c'est le travail de commerce, d'échange, de négociation et d'élevage avec pour finalité la réalisation d'un bénéfice lui permettant de subvenir à ses besoins. Dans tous les cas, la relation à la bête est ambivalente et pluridimensionnelle. À la fois sacré et respecté le mouton a une connotation religieuse. Il est source de débat en ce qu'il est aussi considéré comme un objet de parade et de reconnaissance - de bonne réputation aussi - auprès de sa famille, de ses amis, de son quartier. Il est donc parfois difficile de comprendre les actes de violence

à l'égard de cet animal domestiqué... Le cinéaste joue aussi sur le caractère métaphorique du nom de la bête et pose la question de savoir qui est le maître ou le mouton.

Le spectateur peut aussi s'interroger sur l'absence de femmes dans le film, qui peut se justifier -comme dans *Omar Gatlato*, de Merzak Allouache - par une conception genrée de l'espace, où seuls les regards entre filles et garçons peuvent réellement se croiser.

Ce long-métrage met ainsi en images l'essence d'une population masculine à travers sa relation au mouton qui est à la fois source de fantasme et d'idéalisation, mais aussi source de revenu et objet de sacrifice. Et ne pas oublier comme nous le rappelle Samir que : « Tu peux tout faire si tu as de l'argent, la santé et la force, et si tu n'as rien, comme nous, tu manges du pain et tu te tais ».

Clément



« C'est pas que j'aime pas travailler mais j'en ferai pas mon métier »
(titre d'un film présenté au concours Filme Ton Travail)

NOS RACINES : ENTRE JOIE ET COLÈRE

Le film documentaire de Malek Bensmaïl est le retour au « bled » pour la famille de Kader, immigré algérien, habitant d'une banlieue parisienne. C'est aussi une recherche d'identité, celle des immigrés algériens et de leurs enfants élevés loin de leurs racines, mais aussi de ceux qui sont restés.

Les premières images sont celles d'un documentaire télévisé des années 1960 rappelant la misère sociale des immigrés algériens, venus en France pour trouver un travail. Un travail, voilà ce que représente ce pays d'accueil ; leurs racines, leur identité, leur vie même, demeure en Algérie.

Nous les découvrons tous dans l'agitation de l'appartement familial. L'administration française est la première entrave au retour au pays, indécise sur l'identité de ceux dont les papiers figurent la nationalité française autant que le visa algérien. Enfin la famille finit ses bagages et s'installe dans leurs deux voitures, direction le bac en Espagne. Les portes du ferry s'ouvrent dans une lumière aveuglante sur Alger. À l'arrivée, entre retrouvailles joyeuses et bruyantes en famille, les déceptions accompagnent la découverte du pays d'origine. La maison de famille des Kabouche est à l'image du pays, en construction, inachevée depuis 25 ans. Les filles de Kader sont

habituees à leur confort occidental et le retour en Algérie signifie pour elles de gros sacrifices et la découverte du fossé entre culture française et culture algérienne : pour une femme algérienne, sortir seule dans la rue, travailler hors de la maison est difficile, voire impossible. Kader et sa femme n'en sont pas surpris mais regrettent de voir à quel point leur pays de naissance est à la dérive : les plages devenues décharges, la vie trop chère, le manque d'eau. La déception des enfants entraîne la déception du père. Parmi les tombes de leurs ancêtres, qu'ils caressent et embrassent, ils peinent à trouver leurs racines dans ce pays qu'ils ne connaissent pas, et dont le peuple lui-même erre, ne sait ni d'où il vient, ni où il va. Pour certains le progrès doit venir de ceux qui ont émigré et qui doivent revenir au pays, les yeux ouverts sur les injustices, pour pousser à la révolte, changer les mentalités, il faut « frotter les civilisations », « échanger nos idées pour le meilleur des mondes ».

Ainsi entre choc culturel, différences intergénérationnelles et le fort caractère de la famille de Kader, ce n'est pas des vacances de tout repos que filme Malek Bensmaïl ; des instants tristes, terre-à-terre, sans filtre, mais de beaux moments, malgré tout...

Camille et Théo

FILME TON TRAVAIL

Durant la soirée du mardi 12 février se tenait la projection des films en compétition pour le concours *Filme ton travail!* Pour l'occasion, l'association Filmer le Travail, en partenariat avec la CMCAS, a présenté son projet intitulé *Q.V.T* pour *Qualité de Vie au Travail*. Dans ce film, nous avons pu constater la place – toujours plus invisibilisée – des intérimaires au sein des entreprises.

Se sont ensuite succédé neuf courts-métrages. À l'aide d'une caméra ou d'un téléphone portable, ces apprentis documentaristes ont réalisés des courts-métrages d'une durée de deux à quinze minutes. Au programme : de la haute voltige, des machos, des désillusions et des incertitudes, mais surtout des questionnements sur la place centrale du travail, son rôle intégrateur et a contrario, désintégrateur pour ceux qui en sont exclus.

Le verdict sera rendu samedi 16 février lors de la cérémonie de remise des prix.

Alice

Erratum

Dans la deuxième partie de l'interview de Bruno Muel, publiée dans le numéro 3, nous lui avons fait dire :

« dans le film *Avec le sang des autres*, le travail de l'image n'a pas été essentiel. On a plutôt été pris dans la construction du film. Les images ne sont pas extraordinaires ».

Par mail, le réalisateur nous a expliqué que c'est faux :

« Les images prises par l'équipe anglaise avaient été préparées avec soin et elles montrent la brutalité du travail à la chaîne comme je crois on l'a rarement vu. Je voulais parler du travail de l'image dans *Week-end à Sochaux*, où en effet le travail du sens et de l'expression de la parole des jeunes ouvriers étaient essentiels. La forme, ils s'en foutaient un peu. Et d'ailleurs la caméra était parfois tenue par l'assistant caméra ou par Théo Robichet qui était aussi caméraman. ».

Toutes nos excuses pour cette confusion.

Erwann et Nolwenn

EN MÊME TEMPS

Les emplois, qui se concentrent de plus en plus dans des grandes villes aux loyers élevés, sont hors de portée de certains salariés.

En cherchant de plus en plus d'attractivité, les entreprises partent des quartiers qui sont traditionnellement des centres d'affaires en périphérie de Paris, pour revenir au cœur de la capitale, où les loyers sont élevés et ne sont accessibles qu'à une partie des salariés.

« Aujourd'hui, si vous proposez à de jeunes ingénieurs de travailler à La Défense, vous êtes sûrs qu'ils ne viendront pas. Avoir des locaux sympas, au cœur de Paris, fait partie de l'attractivité de la boîte, au même titre que les salaires. » dit Lionel Baraban, directeur général et cofondateur de Famoco, une entreprise de haute technologie. Mais c'est aussi le cas de Carrefour, LVMH, Thalès... On peut lier ce phénomène à la tertiarisation de l'économie et à la mondialisation.

Giulianna

Traversez la rue... n°4

Journal du 10^e festival Filmer le Travail • Jeudi 14 février 2019

Rédaction : Alice Pillet, Camille Krauss, Giulianna Maselli, Sévana Cardon, Erwann Gennetay, Nolwenn Lerouge, Clément Gibon, Marie Delhay, Théo Jaoul

Le journal *Traversez la rue* est la concrétisation d'un atelier d'écriture critique mené par Filmer le travail depuis novembre 2018 avec un groupe de 14 étudiants de l'Université de Poitiers, issus d'Arts du spectacle, de Sociologie, et du parcours Lettres/ Sciences Po.

Réalisation encadrée par Isabelle Taveneau (FLT) et Thomas Dupuis (FLBLB).



des vacances malgré tout de malek bnmail

RENDEZ-VOUS DU JEUDI 14 FÉVRIER

Compétition internationale

14h/ *Le Marcheur* et *La Voie normale* – Tap Castille

16h30/ *La Ronde* et *Un théâtre sur la lune* – Tap Castille

20h30/ *L'Atelier qui chante et qui bavarde* et *L'Esprit des lieux* – Tap Castille

Travail : Utopie / Dystopie

14h/ *La Servante écarlate du néolibéralisme* – Médiathèque

Evènements et rencontres

18h/ Plateau Radio Creadoc - L'envers du bocal

20h30/ *En guerre* – Tap Castille